

LA GENÈSE, ch. XXX, v. 1-24 : Rachel (II)

¹ Rachel voyant qu'elle n'enfantait pas d'enfant à Jacob, fut jalouse de sa sœur, et elle dit à Jacob : « Donne-moi des enfants, ou je meurs ! »

² La colère de Jacob s'enflamma contre Rachel, et il dit : « Suis-je à la place de Dieu, qui t'a refusé la fécondité ? »

³ Elle dit : « Voici ma servante Bala ; va vers elle ; qu'elle enfante sur mes genoux, et par elle j'aurai, moi aussi, une famille. »

⁴ Et elle lui donna Bala, sa servante, pour femme, et Jacob alla vers elle.

⁵ Bala conçut et enfanta un fils à Jacob.

⁶ Et Rachel dit : « Dieu m'a rendu justice, et même il a entendu ma voix et m'a donné un fils. » C'est pourquoi elle le nomma Dan.

⁷ Bala, servante de Rachel, conçut encore et enfanta un second fils à Jacob.

⁸ Et Rachel dit : « J'ai lutté auprès de Dieu à l'encontre de ma sœur, et je l'ai emporté. » Et elle le nomma Nephthali.

⁹ Lorsque Lia vit qu'elle avait cessé d'avoir des enfants, elle prit Zelfpha, sa servante, et la donna pour femme à Jacob.

¹⁰ Zelfpha, servante de Lia, enfanta un fils à Jacob ;

¹¹ et Lia dit : « Quelle bonne fortune ! » et elle le nomma Gad.

¹² Zelfpha, servante de Lia, enfanta un second fils à Jacob ;

¹³ et Lia dit : « Pour mon bonheur ! car les filles me diront bienheureuse. » Et elle le nomma Aser.

¹⁴ Ruben sortit au temps de la moisson des blés et, ayant trouvé des mandragores dans les champs, il les apporta à Lia, sa mère. Alors Rachel dit à Lia : « Donne-moi, je te prie, des mandragores de ton fils. »

¹⁵ Elle lui répondit : « Est-ce peu que tu aies pris mon mari, pour que tu prennes encore les mandragores de mon fils ? » Et Rachel dit : « Eh bien, qu'il couche avec toi cette nuit pour les mandragores de ton fils. »

¹⁶ Le soir, comme Jacob revenait des champs, Lia sortit à sa rencontre et lui dit : « C'est vers moi que tu viendras, car je t'ai loué pour les mandragores de mon fils. » Et il coucha avec elle cette nuit-là.

¹⁷ Dieu exauça Lia ; elle conçut et enfanta à Jacob un cinquième fils ;

¹⁸ et Lia dit : « Dieu m'a donné mon salaire, parce que j'ai donné ma servante à mon mari. » Et elle le nomma Issachar.

¹⁹ Lia conçut encore et enfanta un sixième fils à Jacob ;

²⁰ et elle dit : « Dieu m'a fait un beau don ; cette fois mon mari habitera avec moi, puisque je lui ai enfanté six fils. » Et elle le nomma Zabulon.

²¹ Elle enfanta ensuite une fille, qu'elle appela Dina.

²² Dieu se souvint de Rachel ; il l'exauça et la rendit féconde.

²³ Elle conçut et enfanta un fils, et elle dit : « Dieu a ôté mon opprobre. »

²⁴ Et elle le nomma Joseph, en disant : « Que Yahweh m'ajoute encore un autre fils ! »

1^{er} extrait. – Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*, 1717.

1-2. Rachel, voyant qu'elle était stérile, porta envie à sa sœur, et elle dit à son mari : Donnez-moi des enfants, autrement je mourrai. Jacob en fut ému de colère et lui répondit : Suis-je Dieu ? N'est-ce pas lui qui empêche que votre sein ne porte son fruit ?

Les douceurs, bien que spirituelles, voudraient avoir l'avantage de la croix ; et s'ennuyant de leur stérilité, elles disent à l'âme qui les possède : faites qu'il naisse quelque production de nous ; autrement, nous mourrons : pourquoi la croix aurait-elle tout l'avantage ? Elles voudraient ou n'être plus ou participer à la fécondité de la croix. L'âme, voyant le peu de solidité de cette voie de douceurs, se fâche, et lui fait connaître que Dieu seul peut la rendre féconde. La croix et la consolation sont des épreuves qui exercent différemment une même personne, ainsi que ces deux femmes, qui en étaient la figure, exercent Jacob leur mari. Pour être fidèle à ces épreuves, il faut les recevoir également de la main de Dieu, et ne les regarder qu'en lui.

3-5. Rachel ajouta : J'ai Bala ma servante : allez à elle afin que je reçoive sur mon giron ce qu'elle enfantera, et que j'aie des enfants par elle. Elle lui donna donc Bala pour femme. Jacob l'ayant prise, elle conçut et accoucha d'un fils.

Rachel, voyant qu'elle ne peut rien produire à cause de sa stérilité, a recours à sa servante. Ainsi l'âme qui est dans les douceurs de la contemplation, se voyant sans action, a souvent recours à une servante pour en tirer quelques productions, se servant de quelques œuvres extérieures de charité, qu'elle s'approprie pour se consoler de sa stérilité et s'en faire un appui naturel.

14-15. *Un jour, Ruben étant sorti à la campagne, lorsque l'on sciait du froment, trouva des mandragores, qu'il apporta à Lia sa mère. Rachel lui dit : Donnez-moi des mandragores de votre fils. Lia répondit : Ne vous suffit-il pas de m'avoir enlevé mon mari, sans vouloir encore avoir des mandragores de mon fils ? Rachel répliqua : Je consens qu'il dorme avec vous cette nuit, pourvu que vous me donniez de ces mandragores.*

Toute la vie illuminative n'est encore qu'une vie d'enfance et de faiblesse, eu égard à la vie de foi qui la doit suivre. *Rachel* est si enfant qu'elle préfère le plaisir de voir et de flairer des *mandragores*, qui sont des plantes belles à la vue et d'une excellente odeur, à la solide possession de son mari. Les âmes efféminées et pleines de goûts sensibles lui ressemblent en cela : elles préfèrent le doux au solide, qui est la possession de Dieu en elle-même au-dessus de tous les dons.

16-17. *Lorsque Jacob revenait des champs sur le soir, Lia alla au-devant de lui et lui dit : Vous viendrez avec moi, parce que j'ai acheté cette grâce en donnant à ma sœur des mandragores de mon fils. Et Dieu exauça ses prières : elle conçut et enfanta un cinquième fils.*

Les âmes fortes et généreuses, et qui ont été rendues telles par la croix, donnent volontiers toutes les douceurs et tout ce qui est du dehors pour la possession réelle de l'Époux, comme fit Lia : aussi Dieu bénit ce choix si juste d'une nouvelle fécondité, lui donnant encore deux fils et une fille. Cela marque encore comme l'âme qui a tout abandonné pour Dieu court avec plaisir lui dire qu'elle mérite de *le posséder, l'ayant acquis* par le délaissement de tous les dons.

22-23. *Le Seigneur se souvint aussi de Rachel ; il l'exauça et la rendit féconde. Elle conçut et accoucha d'un fils et elle dit : Le Seigneur m'a délivré de mon opprobre.*

Dieu, dont la bonté est infinie, et qui ne laisse rien sans récompense, traite les âmes faibles selon leur faiblesse. Il eut pitié de Rachel, *et la rendit mère*. Cela nous apprend que ces âmes de grâces et de faveur sensible, étant devenues plus mûres sur la fin de leurs courses, font quelque fruit ; mais il n'approche pas ni en quantité ni en qualité de celui que produisent les âmes qui ont été conduites par une voie autant forte qu'elle a été crucifiée. Alors elles ont une joie extrême de cette production ; et elles disent que Dieu les a relevées de leur bassesse.

2^e extrait. – Jacob BÖHME, *Mysterium Magnum*, 1623.

1. Dans ce récit, nous voyons principalement ce qu'il advient aux enfants de Dieu en ce monde : ils doivent vivre en une croix et des obstacles perpétuels, ainsi que Jacob avec ses épouses ; en effet quand Rachel s'aperçut qu'elle était stérile, elle devint jalouse de Lia sa sœur, ce qu'il faut interpréter comme le fait que l'amour-propre de l'homme ne recherche pas la gloire de Dieu mais soi-même, car Rachel fut jalouse que Lia eût un titre et de ce que Dieu l'eût bénie, et elle dit à Jacob : « Fais-moi des enfants, autrement je mourrai. »

2. Rachel indique ici la nature adamique, et elle désire de Jacob la force vitale issue de la bénédiction de Dieu ; et au cas où elle ne le recevrait pas, elle devrait mourir. [...]

3. Et nous voyons ensuite, en ces deux sœurs qui étaient pourtant filles de l'Alliance de Dieu, comment le venin du serpent se tourna violemment contre la lignée de Christ et la méprisa perpétuellement, s'élevant et se redressant comme un fier Lucifer, avec le personnalisme rationnel et humain de la volonté propre, voulant avoir le gouvernement.

4. De la même façon, Rachel méprise sa sœur parce qu'extérieurement elle est plus belle qu'elle, alors que Lia est simple et stupide aux yeux du monde, contrairement à Rachel qui a l'esprit du siècle dans l'entendement et la coquetterie. La nature adamique qui est en Rachel règne sur la bénédiction qui est en Lia ; ce qu'on doit interpréter comme le fait que la lignée de Christ en ce monde se manifesterait en de tels hommes d'une apparence niaise, simple et méprisée.

5. Lesquels hommes seraient considérés par l'entendement, la pompe et la beauté du monde comme des fous et des imbéciles, qui certes connaîtraient de tels moqueries et dédains et sèmeraient leur chemin de larmes,

mais qui dans leur fondement intérieur engendreraient la lignée de Christ et finalement récolteraient dans la joie ; à interpréter comme le fait que le royaume de Christ n'est pas de ce monde et qu'en ce monde il doit supporter la « colère de Dieu » et le mépris. [...]

6. Quoique Lia fût enviée par sa sœur [pour sa fécondité], c'est-à-dire par l'entendement, c'est pourtant en Lia que verdit la lignée de Christ en dépit de toutes les moqueries, et cette lignée rend Lia féconde et Rachel stérile, jusqu'à ce que Rachel donne sa servante pour épouse à son mari, ce qui indique la lignée adamique qui vient de manière servile pour s'unir à la lignée de Christ.

7. Car Adam a perdu la lignée ; le droit naturel au royaume de Dieu s'est perdu en Adam et il ne reviendra au mariage que sous une forme servile, ainsi que les servantes des femmes de Jacob ; nous voyons en effet que Rachel (c'est-à-dire le droit de la nature personnelle) ne pouvait produire de fruit, et cela jusqu'à ce que la lignée de la servilité fût devenue féconde ; à interpréter comme le fait que la nature adamique doit servir sous la lignée de Christ si elle veut se faire épouser par la lignée de Christ et être instituée comme héritière de Dieu.

8. Alors c'est le royaume de la nature qui verdit dans le royaume de Dieu et qui devient fécond dans la bénédiction, de même que Rachel ne devint féconde que lorsque sa servante eut engendré ; à interpréter comme le fait que Rachel également devait être une servante, et que la lignée de Christ était sa maîtresse ; et qu'elle devait elle-même se présenter comme une servante devant la lignée de Christ pour se faire épouser, et qu'elle n'avait pas eu en elle la lignée de Christ en sa propre puissance et en vertu du droit naturel, mais comme un cadeau gracieux.

9. Et cela indique comment la lignée de Christ ne se reproduirait pas dans une puissance humaine propre, mais qu'elle pénétrerait bien plutôt dans les plus misérables, qui ne sont que valets et servantes, que dans les grands.

10. Et nous en avons un puissant exemple en Jacob, qui dut servir vingt ans comme valet jusqu'à ce que par lui fussent engendrées les douze tribus d'Israël ; à interpréter comme le fait que si un chrétien doit naître de la lignée de Christ, il faut que son père se mette au service de Dieu et, dans le royaume de la nature, ne soit qu'un serviteur de Dieu, lequel abandonne toutes choses temporelles en son cœur et ne considère rien comme lui appartenant, mais qui ne se considère dans son état que comme un serviteur qui y sert son maître.

11. De la même façon, Jacob engendra sous une telle servitude les tribus d'Israël, qui en ce monde devaient rester comme des hôtes étrangers et y servir Dieu dans le royaume de la nature, Lequel leur décernerait lui-même leur salaire, en sorte qu'elles quitteraient ce monde pour pénétrer dans le royaume de Christ comme en leur première patrie adamique et paradisiaque, ainsi que Jacob dans son service acquit les biens de son beau-frère avec de grandes bénédictions. La figure ésotérique et spirituelle a la signification suivante :

12. Quand Adam fut tombé, il dut sortir du Paradis et se rendre en esclavage chez le *Spiritus Mundi*, dans le royaume de ce monde, et être soumis au firmament et aux quatre éléments, et les servir dans leur royaume et soigner leurs enfants, c'est-à-dire les créatures de ce monde, ainsi qu'il est évident.

13. Mais quand Adam dut sortir du Paradis, comme Jacob de la maison paternelle, le Seigneur Se présenta à lui et lui montra l'entrée du Paradis, de même qu'Il la montra également à Jacob avec l'échelle qui atteignait le ciel.

14. Et lorsqu'Adam fut sorti du Paradis, il dut se rendre en esclavage sous un joug étranger et servir le royaume de la nature, qui lui était devenu étranger par suite de sa chute et qui le retenait maintenant par contrainte et le tourmentait par sa chaleur, son froid, ses maladies et ses souffrances, et qui le gardait prisonnier et l'utilisait à son service, alors que précédemment il avait été son meilleur ami et ancêtre [au temps du jardin d'Éden].

3^e extrait. – Emmanuel SWEDENBORG, *Arcanes célestes*, 1749-1756.

3908. *Et si non, morte je suis, moi*. Les épouses, dans les temps anciens, se disaient mortes, quand elles n'enfantaient point un fils ou une fille, et elles se regardaient aussi comme telles, parce qu'il ne resterait d'elles dans la postérité nulle mémoire ou, pour ainsi dire, nulle vie ; toutefois, si elles se disaient et se croyaient telles, c'était, il est vrai, pour des causes mondaines ; mais comme toute cause existe par une cause antérieure, qu'ainsi tout ce qui appartient à une cause dans le monde naturel existe par une cause dans le monde spirituel, il en est

aussi de même de celle-ci ; la cause dans le monde spirituel consistait dans le manage céleste du bien et du vrai, dans lequel les enfantements ne sont autres que des vrais de la foi et des biens de la charité ; les uns et les autres y sont les fils et les filles, et sont aussi signifiés dans la Parole par les fils et les filles ; celui en qui il n'y a point ces enfantements, savoir, les vrais de la foi et les biens de la charité, est comme mort, c'est-à-dire, qu'il est parmi les morts qui ne se relèvent point, savoir, pour la vie ou le ciel. D'après cela, on peut voir ce qui est signifié par ces paroles de Rachel : *Si non, morte je suis, moi.*

3909. *Et s'enflamma de colère Jacob contre Rachel.* Si, dans le sens interne, s'enflammer de colère signifie s'indigner, c'est parce que toute affection du naturel, quand elle monte vers les intérieurs, ou vers le ciel, devient plus douce, et enfin est changée en affection céleste ; car les choses qui se présentent dans le sens de la lettre, comme ici s'enflammer de colère, sont dures respectivement, parce qu'elles sont naturelles et corporelles, mais elles deviennent plus douces et plus calmes à mesure qu'elles s'élèvent de l'homme corporel et naturel vers l'homme interne ou spirituel ; c'est de là que le sens littéral est tel, parce qu'il a été mis à la portée de l'homme naturel, et que le sens interne n'est pas tel, parce qu'il a été mis à la portée de l'homme spirituel ; il est évident, d'après cela, que s'enflammer de colère signifie s'indigner ; l'indignation spirituelle elle-même, et à plus forte raison l'indignation céleste, ne tirent rien de la colère de l'homme naturel, mais elles viennent de l'essence intérieure du zèle, et ce zèle dans la forme externe se montre comme de la colère, mais dans la forme interne ce n'est pas la colère, ni même l'indignation de la colère, mais c'est quelque chose de triste joint au vœu que la chose ne soit pas ainsi ; et, dans une forme encore plus intérieure, c'est seulement quelque chose d'obscur qui se mêle au plaisir céleste d'après le non-bien et le non-vrai chez un autre.

4^e extrait. – Emmanuel SWEDENBORG, *Arcanes célestes*, 1749-1756.

3915. *Et qu'elle enfante sur mes genoux.* Si, chez les Anciens, on reconnaissait pour légitimes les fils et les filles qui naissaient des servantes du consentement de l'épouse, et si, pour qu'ils fussent reconnus, les servantes enfantaient sur les genoux de l'épouse, c'est que cela était dérivé de l'Ancienne Église, dont le culte consistait en rites qui étaient les représentatifs et les significatifs des célestes et des spirituels ; comme, dans cette Église, enfanter signifiait la reconnaissance du vrai, et les genoux l'amour conjugal, ainsi la conjonction du bien et du vrai d'après l'affection, un tel rite avait été reçu, quand l'épouse était stérile, afin qu'elle ne représentât pas les morts qui ne se relèvent pas pour la vie, selon ce qui vient d'être dit, N° 3908.

5^e extrait. – Emmanuel SWEDENBORG, *Arcanes célestes*, 1749-1756.

3927. *Et dit Rachel : Des luttes de Dieu j'ai lutté avec ma sœur, aussi ai-je prévalu.* Les luttes de Dieu, ce sont les tentations ; en effet, les tentations ne sont autre chose que les luttes de l'homme Interne avec l'homme Externe, ou de l'homme Spirituel avec l'homme Naturel, car ils veulent l'un et l'autre dominer, et quand il s'agit de domination, il se fait un combat, qui ici est une lutte. Si ces paroles dans le sens suprême signifient la propre Puissance, c'est parce que le Seigneur, quand il a été dans le monde et dans l'humain qu'il y avait pris, a soutenu toutes les tentations par la propre puissance et a vaincu par la propre puissance, à l'opposé de tout homme qui jamais par la propre puissance ne soutient aucune tentation spirituelle et n'y est vainqueur, mais c'est le Seigneur qui soutient la tentation et est vainqueur chez l'homme ; en effet, quand l'homme est dans les tentations, son homme Interne ou Spirituel est gouverné par le Seigneur au moyen des Anges, mais l'homme Externe ou Naturel est gouverné par les Esprits infernaux ; c'est le combat entre eux qui est perçu chez l'homme comme une tentation ; quand l'homme est tel qu'il peut être régénéré, il vaincra dans les tentations ; mais quand il est tel qu'il ne peut être régénéré, il succombe dans les tentations.

6^e extrait. – Emmanuel SWEDENBORG, *Arcanes célestes*, 1749-1756.

3938. *Et dit Léah : Pour ma béatitude, parce que me béatifieront des filles.* Que dans le sens suprême la Béatitude soit l'Éternité, on ne peut le voir que par la correspondance avec les choses qui sont chez l'homme ; car les choses qui sont Divines, ou qui sont Infinies, ne sont saisies qu'au moyen des choses finies dont

l'homme peut avoir une idée ; sans une idée provenant des choses finies, et principalement sans l'idée provenant des choses qui appartiennent à l'espace et au temps, l'homme ne peut rien comprendre des choses Divines, ni à plus forte raison de l'Infini. [...]

Que ce soit la félicité de la vie éternelle qui est signifiée dans le sens interne par la béatitude, cela est évident ; et que dans le sens externe ce soit le plaisir des affections, on le voit sans explication. Mais le plaisir qui est signifié, c'est celui des affections du vrai et du bien, plaisir qui correspond à la félicité de la vie éternelle : toutes les affections ont leurs plaisirs, mais telles sont les affections, tels sont les plaisirs ; les affections du mal et du faux ont aussi leurs plaisirs, et avant que l'homme soit régénéré et reçoive du Seigneur les affections du vrai et du bien, les plaisirs de ces affections du mal et du faux semblent être les seuls, au point que l'on croit qu'il n'existe pas d'autres plaisirs, et qu'en conséquence si l'on en était privé, on périrait entièrement : mais ceux qui reçoivent du Seigneur les plaisirs des affections du vrai et du bien voient et perçoivent par degrés quels sont les plaisirs de cette vie qu'ils avaient cru être les seuls, c'est-à-dire qu'ils sont respectivement vils, et même corrompus ; et plus il y a progrès dans les plaisirs des affections du vrai et du bien, plus l'homme commence à mépriser ces plaisirs du mal et du faux, et enfin à les avoir en aversion.

J'ai quelquefois conversé, dans l'autre vie, avec ceux qui ont été dans les plaisirs du mal et du faux, et il me fut donné de leur dire qu'on n'a la vie que lorsqu'on est privé de leur plaisir ; mais ils dirent, comme ceux qui sont tels dans le monde, que s'ils en étaient privés, il n'y aurait plus rien de la vie en eux ; et il me fut donné de leur répondre que c'est alors seulement que commence la vie, et avec cette vie une félicité telle qu'elle est dans le ciel, et respectivement ineffable ; mais ils ne purent saisir cela, parce que ce qui est inconnu, on croit que ce n'est rien. Il en est de même, dans le monde, de tous ceux qui sont dans l'amour de soi et dans l'amour du monde, et qui par suite ne sont dans aucune charité ; ils connaissent le plaisir de ces amours, mais non le plaisir de la charité, c'est pourquoi ils ne savent nullement ce que c'est que la charité et, à plus forte raison, ils ignorent qu'il y a du plaisir dans la charité, lorsque cependant le plaisir de la charité est ce qui remplit tout le ciel, et y fait la béatitude et la félicité et même, si on veut le croire, l'intelligence et la sagesse avec les plaisirs qu'elles procurent, car le Seigneur influe dans les plaisirs de la charité avec la lumière du vrai et avec la flamme du bien, ainsi avec l'intelligence et la sagesse : mais les faux et les maux rejettent ces choses, les étouffent et les pervertissent, d'où résultent la sottise et la folie ; d'après ces explications, on peut voir ce que c'est que le plaisir des affections, quel il est, et qu'il correspond à la félicité de la vie éternelle.

L'homme de ce siècle croit que s'il a seulement à la dernière heure de la mort la confiance de la foi, quelle que soit l'affection dans laquelle il a vécu pendant tout le cours de sa vie, il peut venir dans le ciel ; j'ai aussi quelquefois conversé avec ceux qui ont ainsi vécu et qui ont aussi eu cette croyance ; quand ceux-là viennent dans l'autre vie, ils ne pensent d'abord à autre chose sinon qu'ils peuvent entrer dans le ciel, ne faisant aucune attention à leur vie passée, c'est-à-dire ne réfléchissant pas que par cette vie ils ont introduit en eux le plaisir de l'affection du mal et du faux par les amours de soi et du monde qu'ils avaient eus pour fins ; il me fut donné de leur dire que chacun peut être admis dans le ciel, parce que le Seigneur ne refuse le ciel à qui que ce soit ; et que, s'ils sont admis, ils pourront savoir s'ils peuvent y vivre ; quelques-uns, qui constamment avaient eu cette croyance, y furent aussi admis ; mais comme c'est la vie de l'amour pour le Seigneur et de l'amour envers le prochain qui fait là toute la sphère et toute la félicité de la vie, lorsqu'ils y furent arrivés, ils commencèrent à éprouver de l'angoisse, car dans une telle sphère ils ne pouvaient respirer, et à sentir alors la turpitude de leurs affections, ainsi une torture infernale, aussi se précipitèrent-ils de là, disant qu'ils voulaient en être bien loin, et s'étonnant que ce fût là le ciel, qui pour eux était un enfer ; on voit par là quel est l'un des plaisirs et quel est l'autre, et que ceux qui sont dans le plaisir des affections du mal et du faux ne peuvent nullement être parmi ceux qui sont dans le plaisir de l'affection du bien et du vrai, et que ces plaisirs sont opposés comme le ciel et l'enfer.

Enfin, quant à ce qui concerne la félicité de la vie éternelle, l'homme qui est dans l'affection du bien et du vrai, lorsqu'il vit dans le monde, ne peut la percevoir, mais à la place de cette félicité il perçoit une sorte de plaisir ; cela vient de ce que, dans le corps, il est dans des soucis mondains et par suite dans des anxiétés, ce qui fait que la félicité de la vie éternelle, qui est en lui intérieurement, ne peut alors être manifestée autrement,

car lorsqu'elle influe de l'intérieur dans les soucis et les anxiétés qui sont extérieurement chez l'homme, elle tombe là parmi les soucis et les anxiétés, et devient une sorte de plaisir obscur, mais toutefois c'est un plaisir dans lequel il y a la béatitude, et dans celle-ci la félicité ; le contentement d'être en Dieu est tel ; mais lorsque l'homme est dépouillé du corps et en même temps de ces mondains, la félicité, qui était ainsi cachée dans l'obscur dans son homme intérieur, se montre et se révèle.

7^e extrait. – Emmanuel SWEDENBORG, *Arcanes célestes*, 1749-1756.

3956. *Et dit Léah : Dieu a donné ma récompense de ce que j'ai donné ma servante à mon mari*. Il est peu d'hommes qui sachent ce que la récompense signifie dans la Parole. Il est connu, dans les Églises, que par les biens que l'homme fait il ne peut rien mériter, car les biens qu'il fait ne sont pas de lui mais du Seigneur, et que mériter ou le mérite a en vue l'homme, qu'ainsi l'idée de mérite se conjoint avec l'amour de soi et avec la pensée de la prééminence de soi-même sur les autres, par conséquent avec le mépris pour les autres ; c'est pourquoi les œuvres qui sont faites à cause de la récompense ne sont pas en elles-mêmes de bonnes œuvres, car elles ne jaillissent point d'une source réelle, savoir de la charité envers le prochain ; la charité envers le prochain a en soi qu'elle veut au prochain autant de bien qu'à soi ; et, chez les anges, qu'elle veut au prochain plus de bien qu'à soi ; telle est aussi l'affection de la charité ; c'est même pour cela qu'elle a en aversion tout mérite, par conséquent tout bienfait ayant en vue une récompense ; la récompense, pour ceux qui sont dans la charité, c'est qu'ils puissent faire du bien et qu'il leur soit permis de faire du bien, et que le bienfait soit accepté ; c'est là le plaisir même, ou plutôt la béatitude qu'éprouvent ceux qui sont dans l'affection de la charité ; de là on peut voir ce que c'est que la récompense dont il est parlé dans la Parole, à savoir, que c'est le plaisir et la béatitude de l'affection de la charité, ou, ce qui est la même chose, le plaisir et la béatitude de l'amour mutuel, car l'affection de la charité et l'amour mutuel sont une même chose ; d'après ces explications, il est évident qu'ici la récompense dans le sens externe signifie l'amour mutuel. [...]

3957. *Et elle appela son nom Isaschar*. Comme Isaschar signifie la Récompense, et que la Récompense dans le sens externe est l'amour mutuel, et dans le sens interne la conjonction du bien et du vrai, il m'est permis de rapporter que, dans le Monde Chrétien, il est aujourd'hui très peu d'hommes qui sachent que la récompense est ce qui vient d'être dit ; et cela, parce qu'on ne sait pas ce que c'est que l'amour mutuel, et qu'à plus forte raison l'on ignore que le bien doit être conjoint au vrai pour que l'homme puisse être dans le Mariage céleste.

Il m'a été donné de converser sur ce sujet dans l'autre vie avec plusieurs de ceux qui avaient été du Monde Chrétien, et même avec les plus savants ; mais, ce qui est surprenant, à peine y avait-il quelqu'un de ceux avec qui il m'avait été donné de parler qui en sût quelque chose, quoiqu'ils eussent pu cependant en savoir beaucoup par eux-mêmes, pour peu qu'ils eussent voulu se servir de leur raison ; mais comme ils ne s'étaient jamais inquiétés de la vie après la mort, et ne s'étaient occupés que de la vie dans le monde, un tel sujet n'avait pas excité leur attention : les choses qu'ils auraient pu savoir par eux-mêmes sont les suivantes :

La Première, c'est que, quand l'homme est dépouillé de son corps, il jouit d'un entendement bien plus illustré que lorsqu'il vit dans le corps, par la raison que, lorsqu'il est dans le corps, ses pensées sont envahies par les corporels et les mondains qui y introduisent l'obscur ; tandis que lorsqu'il a été dépouillé du corps, il n'y a pas de semblables interpolations, mais qu'il est comme ceux qui sont dans la pensée intérieure en éloignant de leur mental les sensuels externes ; ainsi ils auraient pu savoir que l'état après la mort est beaucoup plus clair et plus illustré que l'état avant la mort, et que, lorsque l'homme meurt, il passe respectivement de l'ombre dans la lumière, parce qu'il passe des choses qui sont du monde à celles qui sont du ciel, et des choses qui sont du corps à celles qui sont de l'esprit : mais, ce qui est surprenant, quoiqu'ils puissent comprendre cela, ils pensent néanmoins le contraire, savoir, que l'état de la vie dans le corps est clair respectivement, et que l'état de la vie après le dépouillement du corps est obscur.

La Seconde, c'est que la vie que l'homme s'est acquise dans le monde le suit, ou qu'il est dans une pareille vie après la mort ; en effet, ils peuvent savoir que personne ne peut dépouiller la vie qu'il s'est acquise depuis l'enfance, à moins de mourir entièrement, et que cette vie ne peut en un moment être changée en une autre, et encore moins en une vie opposée ; par exemple, que celui qui s'est acquis la vie de fourberie et y a eu le plaisir

de sa vie ne peut dépouiller la vie de fourberie, mais qu'il est aussi dans cette vie après la mort ; ou que ceux qui sont dans l'amour de soi, et par suite dans les haines et les vengeances contre ceux qui ne les servent pas, ou dans d'autres vices semblables, y restent après la vie du corps, car ce sont ces vices qu'ils aiment et qui font les plaisirs de leur vie, par conséquent leur vie même ; et qu'ainsi ces vices ne peuvent leur être enlevés, à moins qu'en même temps tout ce qui constitue leur vie ne soit éteint ; pareillement pour tous les autres cas.

La Troisième, c'est que, quand l'homme passe dans l'autre vie, il laisse plusieurs choses, comme les soins pour la nourriture, les soins pour le vêtement, les soins pour l'habitation, et aussi les soins pour se procurer de l'argent et des richesses, car il n'y a point là de telles inquiétudes, et encore les soins pour s'élever aux dignités, dont l'homme occupe tant ses pensées dans la vie du corps, et qu'au lieu de ces soins il en existe d'autres qui ne sont pas du Royaume terrestre.

De là, *la Quatrième*, qu'on peut savoir, c'est que celui qui n'a pensé dans le monde qu'à de telles choses, au point qu'elles l'ont occupé tout entier, et qu'il a acquis en elles seules le plaisir de la vie, n'est pas apte à être parmi ceux dont le plaisir est de penser aux célestes ou aux choses qui sont du ciel.

De là aussi *la Cinquième*, que si les externes qui appartiennent au corps et au monde leur sont ôtées, l'homme est alors tel qu'il était en dedans, c'est-à-dire qu'il pense et veut comme il pensait et voulait intérieurement ; que si ses pensées en dedans avaient été alors des fourberies, des machinations, une aspiration aux dignités, au lucre, à la réputation en vue des dignités et du lucre, si elles avaient été des haines et des vengeances, et autres passions semblables, alors il pense de pareilles choses, par conséquent des choses qui appartiennent à l'enfer, quoique pour ces fins il ait caché ses pensées devant les hommes, et que dans la forme externe il ait paru honnête, et ait donné à croire aux autres qu'il ne méditait pas de telles choses ; que ces externes ou ces feintes d'honnêteté soient de même enlevés dans l'autre vie, c'est aussi ce qu'on peut savoir, car les externes sont dépouillés avec le corps, et les externes ne sont plus d'aucun usage ; de là chacun peut de soi-même conclure quel homme il doit alors apparaître aux Anges.

La Sixième, c'est que le Ciel, ou le Seigneur par le Ciel, opère continuellement et influe avec le bien et le vrai ; qu'alors si chez eux dans leur homme intérieur, qui vit après la mort du corps, il n'y a pas quelque récipient du bien et du vrai, comme humus ou plan [plan de terre cultivable], le bien et le vrai qui influent ne peuvent être reçus, et que c'est pour cela que l'homme, quand il vit dans le monde, doit mettre tous ses soins à s'acquérir un tel plan intérieur ; ce plan ne peut être acquis qu'en tant que l'homme pense le bien envers le prochain, et qu'il lui veut du bien, et par suite lui fait du bien, et s'acquiert ainsi le plaisir de la vie qu'il place en cela ; ce plan est acquis par la charité envers le prochain, c'est-à-dire par l'amour mutuel ; c'est ce plan qui est nommé Conscience ; le bien et le vrai qui procèdent du Seigneur peuvent influencer dans ce plan et y être reçus, mais non où il n'y a aucune charité, par conséquent aucune conscience ; là, le bien et le vrai qui influent coulent au travers et sont changés en mal et en faux.

La Septième, c'est que l'amour pour Dieu et l'amour envers le prochain sont ce qui fait que l'homme est homme, distingué des animaux brutes, et que ces amours constituent la vie céleste ou le ciel, tandis que les amours opposés constituent la vie infernale ou l'enter.

Toutefois, si l'homme ne sait pas ces choses, c'est parce qu'il ne veut pas les savoir, car il vit de la vie opposée, et parce qu'il ne croit pas qu'il y ait une vie après la mort, et aussi parce qu'il a recherché les principes de la foi et ne s'est occupé d'aucun principe de la charité, et que, par suite, selon les doctrinaux de plusieurs, il croit que, s'il y a une vie après la mort, il peut être sauvé par la foi, de quelque manière qu'il ait vécu, et cela, lors même qu'il recevrait la foi à la dernière heure quand il meurt.